

JAURÈS, JEAN

« Il y a dans la fixation de Péguy sur un événement, l'affaire Dreyfus, et sur un homme, Jaurès, quelque chose d'une passion adolescente qui a juré de ne pas s'éteindre », écrivait Jacques Julliard¹. Géraldi Leroy écrivait, lui, que « commencé dans un état de véritable adoration », le rapport de Péguy à Jaurès, qui a toujours été passionnel, « s'achève en exécration dans les années précédant l'éclatement de la Grande Guerre² ».

Le jeune élève de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm est d'emblée conquis par cet aîné qu'il décrira en 1901 comme un « dialecticien merveilleux », un « impeccable logicien » (*OPC*, I, p. 372), un homme « irrésistible » (*OPC*, I, p. 540), « nourri par le vin de la générosité humaine » (*OPC*, I, p. 359). Plus jeune encore, Péguy s'était engagé – en 1892 – pour soutenir les mineurs, puis – en 1895 – les verriers de Carmaux. Il soutient ensuite, comme l'a fait Jaurès, la cause des Arméniens. Il est encore à ses côtés lorsque Jaurès décide de soutenir Dreyfus contre une fraction non négligeable des socialistes emmenés par Jules Guesde.

1. Jacques Julliard, *Amitié Charles Péguy*, n° 113, janvier-mars 2006, p. 3.

2. Géraldi Leroy, *Amitié Charles Péguy*, n° 114, avril-juin 2006, p. 175.

On le sait, Péguy a, au grand regret de sa propre mère, décidé de renoncer à une carrière universitaire pour fonder une librairie socialiste. Il est libraire, mais d'abord éditeur et publie dès 1899 un recueil des articles de Jaurès sous le titre *L'Action socialiste*. Et quand il aura, en 1900, décidé de créer les *Cahiers de la Quinzaine*, ne pouvant supporter la résolution des organisations qui veulent régenter et contrôler la presse socialiste, il y publie encore, en 1901, une nouvelle série d'articles de Jaurès sous le titre *Études socialistes*.

Puis vient, à compter de 1900, le temps de ce que Géraldi Leroy appelle le « désenchantement », qui est aussi « un arrachement des plus douloureux¹ », et la rupture sera consommée en dépit d'une « tendresse secrète »

« La rupture sera consommée en dépit d'une "tendresse secrète" »

(OPC, II, p. 24) avec la parution de *Courrier de Russie* en 1906. Quelles sont les raisons de cette

rupture qui va toujours s'amplifier jusqu'à atteindre des sommets et des excès – comme si Péguy restait toujours fasciné par Jaurès, et passait, selon la dramaturgie racinienne, de l'amour à la haine ?

La première et principale raison tient à la conception même de la politique. Jaurès tient plus que tout à l'unité des socialistes. Il y voit une absolue nécessité et ne ménage aucun effort pour la réaliser puis la maintenir. Péguy désapprouve les concessions que cela entraîne à l'égard de Jules Guesde et des guesdistes – à commencer par leur conception de la liberté dans les publications socialistes, qui a conduit Péguy à créer les *Cahiers de la Quinzaine*. De même, il ne tolérera pas, plus tard, que le pacifiste Gustave Hervé reste membre du Parti socialiste.

Jaurès répondra un jour à Péguy : « Vous, Péguy, vous avez un vice. Vous vous représentez, vous avez la manie d'imaginer la vie de tout le monde autrement que les titulaires eux-mêmes n'en disposent. Et d'en disposer à leur place, pour eux². »

1. *Ibid.*, p. 177.

2. *Ibid.*, p. 183.

La conception que Péguy se fait du socialisme s'inspire plus de Proudhon – on a souvent souligné ses penchants anarchistes – que de la tradition marxiste et des conceptions centralisatrices qu'il récuse autant que la dictature du prolétariat à laquelle, il faut le rappeler, Jaurès ne souscrira jamais.

Cette divergence n'est pas seulement conjoncturelle. Elle est philosophique. Réfutant les ouvrages philosophiques de Jaurès et notamment sa thèse *De la réalité du monde sensible*, Péguy s'exclame : « Vous êtes unioniste en métaphysique parce que vous êtes et comme vous êtes unitaire en politique [...] Vous croyez profondément que l'unité est la condition de tout, qu'il faut faire l'unité avant tout, que de l'unité tout viendra¹. » En disciple de Bergson, Péguy répond : « Je n'éprouve aucun besoin d'unifier le monde [...]. Plus je vais, plus je découvre que les hommes libres et les événements libres sont variés » (*OPC*, I, p. 711).

La seconde divergence, essentielle, qui se fait jour tient à l'affaire Dreyfus. À l'origine, Péguy est totalement solidaire de Jaurès. Mais lorsqu'en 1900 le gouvernement Waldeck-Rousseau décide de l'amnistie pour tous les faits relatifs à l'affaire Dreyfus, il y a là pour Péguy une inacceptable compromission. Jaurès fait de la politique. Péguy ne l'accepte pas. Sa dénonciation ira croissant jusqu'à la publication de *Notre jeunesse* qui théorise la déchéance de la mystique en politique et qui – ce n'est pas un hasard – contient les pires polémiques contre Jaurès.

Une autre divergence tient à la politique d'Émile Combes. Péguy récuse l'anticléricalisme systématique – même s'il ne manque pas de critiquer le cléricalisme –, mais aussi ce qu'il considère comme une chape de plomb et un dogmatisme qu'il dénoncera avec une sorte de rage sous le nom de « monde moderne ». La lecture des œuvres de Jaurès montre que l'inclinaison de sa pensée ne le conduisait pas dans cette direction. Mais ce que Péguy lui reproche, c'est à nouveau, pour des

1. *Ibid.*, p. 177.

raisons politiques – on dirait aujourd’hui politiciennes –, d’avoir pactisé avec les tenants de cette idéologie. Péguy va plus loin, dénonçant – c’est une constante chez lui – *la politique parlementaire* et une idéologie officielle qu’il assimile à « l’autorité de commandement » (*OPC*, I, p. 1146). Il ne supporte pas non plus qu’après le congrès d’Amsterdam, Jaurès accepte une unification des formations socialistes sous l’égide de l’idéologie marxiste des sociaux-démocrates allemands. Toujours le souci de l’unité...

Une dernière et indépassable divergence tient à la position à adopter par rapport à la guerre qui menace. Jaurès veut croire qu’elle pourra être évitée. L’on débat longuement au Parti socialiste de la « grève générale » qui pourrait en France et en Allemagne l’empêcher. La position de Jaurès est moins simpliste que ne le dit Péguy. Il est patriote. Mais Péguy, qui est persuadé que la guerre arrivera, pense qu’il faut à tout prix s’y préparer. Il est intraitable sur la loi allongeant à trois ans la durée du service militaire. Il pense que les considérations relatives au présent et au devenir du socialisme deviennent tout à fait secondaires par rapport à la menace qui pèse sur la France.

L’opposition prend alors un tour extrêmement violent, comme en témoigne cet extrait de *L’Argent suite* : « En temps de guerre, il n’y a plus qu’une politique et c’est la politique de la Convention nationale. Mais il ne faut pas se dissimuler que la politique de la Convention nationale, c’est Jaurès dans une charrette et un roulement de tambour pour couvrir cette grande voix » (*OPC*, III, p. 924) – et Géraldi Leroy s’emploie à nous expliquer que, contrairement à ce qui a été écrit, ces phrases ne sont pas des appels au meurtre. Péguy ne recule pas non plus devant les attaques physiques : Jaurès serait un « grossier maquignon du Midi » (*OPC*, III, p. 1178) ou un « gros bourgeois parvenu, ventru, aux bras de poussah » (*OPC*, III, p. 798). Comme l’a écrit Roger Secrétain, ces propos « déshonorent plus Péguy que Jaurès¹ ».

1. Roger Secrétain, *Péguy, soldat de la vérité*, Émile-Paul frères, 1943, p. 98.

JEANNE D'ARC ET SAINTE GENEVIÈVE

Au-delà de ces excès, voyons plutôt dans cette controverse, tellement « passionnelle » – en effet – chez Péguy, une illustration prémonitoire de ce que Max Weber appellera « l'éthique de conviction » et « l'éthique de responsabilité », même s'il ne faut pas simplifier... Et puisque l'un et l'autre sont morts la même année, solides dans leurs convictions, regrettons que l'on n'ait pas trouvé dans les papiers de Péguy quelques lignes pour saluer la grande figure de Jaurès au lendemain de l'assassinat du 31 juillet 1914...

Jean-Pierre Sueur

POÉSIE

Péguy fut d'abord essentiellement perçu comme un poète, bien que les trois quarts de son œuvre soient faits de prose. Claire Daudin a analysé les raisons de cet état de choses dans la préface des *Œuvres poétiques et dramatiques*. Ces raisons tiennent au fait que les écrits poétiques ont été incomparablement plus publiés et lus, du moins pendant longtemps, que les œuvres en prose qui étaient d'ailleurs nettement moins accessibles jusqu'à leur publication en

trois volumes de la Pléiade par Robert Burac – et ce succès des œuvres poétiques a tenu, pour une large part, à leur caractère religieux, même si l'on a trop souvent méconnu la réalité complexe, au fil du temps, des rapports de Péguy à la foi chrétienne, à laquelle il revint à la fin de sa vie, et ses critiques constantes et récurrentes à l'égard de l'Église, ou du moins du *cléricalisme*.

La distribution des écrits poétiques dans l'œuvre de Péguy est singulière. Son premier livre, la *Jeanne d'Arc* de 1897, relève assurément, sous de multiples formes, de l'écriture poétique. Et si l'on excepte *La Chanson du roi Dagobert* de 1903, à vocation parodique et satirique puisqu'il s'agit – déjà – d'une critique de Jaurès, il faut attendre les années 1910-1914 pour retrouver, entre des ouvrages en prose, les principaux écrits poétiques de Péguy, soit les trois *Mystères* que sont *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* – reprise et approfondissement du texte de 1897 – en 1910, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu* en 1911 et *Le Mystère des saints Innocents* en 1912, cependant que paraissent les *Tapisseries* puis *Ève* en décembre 1913, et que Péguy écrivait durant la dernière période de sa vie les quatrains de la *Ballade du cœur qui a tant battu* dont la publication a été posthume¹.

Poésie et art poétique

On peut distinguer dans ces écrits poétiques trois formes d'écriture : celle que nous appellerons *versets*, que l'on trouve dans la première *Jeanne d'Arc* et les trois *Mystères*, les *alexandrins* que l'on trouve dans les *Tapisseries* – dont *Ève* – et enfin les *quatrains* auxquels on peut ajouter les couplets de *La Chanson du roi Dagobert* qui comptent un nombre de vers variable.

Mais s'en tenir à ces distinctions serait fallacieux. D'abord parce que nombre de textes *en prose* de Charles Péguy relèvent de l'écriture poétique. En témoigne le livre intitulé *Victor-Marie, comte Hugo* publié en 1910, largement consacré à l'analyse de

1. Voir Jean-Pierre Sueur, « Charles Péguy et l'acte poétique », *Amitié Charles Péguy*, n° 149, janvier-mars 2015, p. 47-60.

l'art poétique de Victor Hugo qui regorge de développements poétiques à propos ou à l'occasion de l'évocation des textes d'Hugo et qui est elle-même, en théorie et en pratique, une sorte d'*art poétique*. Ainsi le commentaire de *Booz endormi* est-il une analyse stylistique qui donne naissance à un autre poème (en prose), et inversement. Si bien que Robert Burac a eu raison d'écrire que « l'œuvre poétique [de Péguy] telle qu'elle nous est parvenue contient en elle-même son art poétique » (*OPC*, III, préface).

Par ailleurs, la première *Jeanne d'Arc*, œuvre initiale, contredit d'emblée ces distinctions trop rapides. Aussi a-t-on pu y voir la « genèse d'une écriture¹ ». Ainsi ce *drame* contient-il, dès les premières pages, les premiers alexandrins de Péguy, enchâssés dans la prose même :

Les voilà repartis sur la route affameuse [...]
 Tous nos efforts sont vains ; nos charités sont vaines [...]
 Tous ceux-là que j'aimais tant absents de moi-même [...]
 et je sens pour bientôt venir une mort humaine (*OPD*, p. 8, 9,
 15, 16).

Les vers naissent de la prose. Ils naissent du mouvement de la prose. Le vers est *cristallisation* de la prose.

La même logique, le même mouvement conduisent à l'émergence des deux premiers quatrains écrits par Péguy :

– Ô s'il faut pour sauver de la flamme éternelle
 les corps des morts damnés s'affolant de souffrance,
 Abandonner mon corps à la flamme éternelle,
 Mon Dieu donnez mon corps à la mort éternelle ;

un silence

Et s'il faut sauver de l'Absence éternelle
 Les âmes des Damnés s'affolant de l'Absence

1. Jean-Pierre Sueur, « La première Jeanne d'Arc, genèse d'une écriture », *Amitié Charles Péguy*, n° 82, avril-juin 1998, p. 136-144.

POÉSIE

Abandonner mon âme à l'Absence éternelle
Que mon âme s'en aille en l'Absence éternelle (*OPD*, p. 16).

Dès ces premiers quatrains, la question essentielle pour Péguy – question qui le hantera toute sa vie – est posée. Elle l'est par la bouche de Jeanne d'Arc : celle du scandale que constitue l'impossible salut des damnés et, au-delà, l'existence du Mal.

Mme Gervaise répond :

– Taisez-vous ma sœur, vous avez blasphémé.
Car si le fils de l'homme, à son heure suprême
Clama plus qu'un damné l'épouvantable angoisse
Clameur qui sonna faux comme un divin blasphème
C'est que le fils de Dieu savait (*OPD*, p. 17).

On retrouvera ces mêmes vers dans *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* de 1910, comme si les mêmes mots, les mêmes rythmes, la même interrogation ouvraient et marquaient le début et l'achèvement ou *l'épiphanie* d'une œuvre qui serait, en quelque sorte, enchâssée entre ces retours de la même thématique et des mêmes termes. Mais dans un cas comme dans l'autre, ces quatrains surgissent entre ce que nous avons choisi d'appeler des *versets*, qui évoquent dans le premier cas la vocation de Jeanne et dans le second cas la Passion du Christ restituée en une description déchirante :

Il repassait, il repassait toutes les heures de sa vie
Toute sa vie à Nazareth
Il avait semé tant d'amour
Il recevait tant de drame
Son cœur lui brûlait
Son cœur dévoré d'amour (*OPD*, p. 516).

Et comme souvent, au moment ultime, les versets finissent en alexandrins :

Et c'est alors qu'il sut la souffrance infime
 C'est alors qu'il connut, c'est alors qu'il apprit,
 C'est alors qu'il sentit l'infinie agonie ;
 Et cria comme un fou l'épouvantable angoisse.
 Et par pitié du père, il eut sa mort humaine (*OPD*, p. 523).

Mais revenons aux versets. Notons d'abord que cette forme d'écriture n'apparaît que dans les œuvres comptant plusieurs personnages : la première *Jeanne d'Arc* qui en compte beaucoup et les *Mystères* qui en comptent nettement moins (ainsi dans *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, Jeannette, Hauviette, Mme Gervaise). Le verset est donc lié au caractère familier de la conversation. Cela est toutefois plus complexe. Car on a souvent le sentiment que Péguy oublie presque qu'un personnage parle : il parle, lui, et le développement peut se déployer d'une seule traite sur des dizaines de pages.

Le verset, c'est une écriture par laquelle l'auteur revient toujours à la ligne et qui se définit donc par une scansion, une respiration, des silences à intervalles réguliers ou non. Cette scansion peut être haletante, comme on l'a vu dans la période sur la Passion. Elle peut être marquée par la douceur et la plénitude. Ainsi en est-il pour l'épilogue du *Porche du mystère de la deuxième vertu*, consacré à la Nuit. Là, c'est Dieu qui parle par la bouche de Mme Gervaise.

Nuit, tu es la seule qui penses les blessures.
 Les cœurs endoloris. Tout démanchés.
 Tout démembrés.
 Ô ma fille aux yeux noirs,
 La seule de mes filles qui sois, qui puisses te
 dire ma complice
 qui sois complice avec moi, car toi et moi,
 moi par toi
 Ensemble nous faisons tomber l'homme
 dans le piège de mes bras
 Et nous le prenons un peu par surprise.
 Mais on le prend comme on peut.

Si quelqu'un le sait, c'est moi [...]
 Ô ma Nuit étoilée, je t'ai créée la première
 Toi qui endors, toi qui ensevelis déjà
 dans une Ombre éternelle
 Toutes mes créatures.
 Les plus inquiètes, le cheval fougueux,
 la fourmi laborieuse
 Et l'homme, ce monstre d'inquiétude (*OPD*, p. 764).

Michel Murat a noté que Péguy n'emploie jamais le mot *verset*, que nous utilisons comme nombre de commentateurs. Péguy parle, en revanche, de *prose musicale* et affirme que « tous les essais de vers libres qu'on tente depuis vingt ans [lui] ont mis en main un instrument épatant¹ ». Cet *instrument* est, en tout cas, d'une grande ductilité : Jean Onimus évoque ainsi les *versets prosaïques* et les *versets litaniques*². On pourrait à coup sûr trouver de nombreuses autres qualifications – de la plus grande familiarité à la plus solennelle gravité, du comique au tragique, du profane au spirituel. La *poétique* de Péguy ne récuse aucun registre. Cela tient à ce qu'elle est, souvent, ce qu'on pourrait appeler une écriture performative³, c'est-à-dire une écriture qui se donne comme étant en train de s'écrire.

Les Tapisseries

Venons-en aux grandes œuvres en alexandrins. Commençons par citer le poème intitulé *Châteaux de Loire* qui renvoie à l'enfance et à la jeunesse de Péguy :

1. Michel Murat, « La forme du Porche du mystère de la deuxième vertu », *ACP*, n° 98, avril-juin 2002, p. 138.

2. Cité *ibid.*, p. 141.

3. Voir à ce sujet : John Langshaw Austin, *Quand dire, c'est faire*, Paris, Le Seuil, 1970 ; John R. Searle, *Les Actes de langage*, Paris, Hermann, 1972 ; Oswald Ducrot, *Dire et ne pas dire*, Paris, Hermann, 1972.

Le long du coteau courbe et des nobles vallées
 Les châteaux sont semés comme des reposoirs
 Et dans la majesté des matins et des soirs
 La Loire et ses vassaux s'en vont par ces allées (*OPD*, p. 1129).

Péguy choisit, un temps, la forme du sonnet. Mais très vite, ses sonnets débordent de la mouture classique : des vers, des quatrains, des versets viennent s'ajouter les uns aux autres. En fait, la majeure partie de ses poèmes est composée de quatrains d'alexandrins au sein de ce qu'il qualifiera du titre générique – et lourd de signification – de *Tapisseries*. Citons : *La Tapisserie de sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc*, *La Tapisserie de Notre-Dame* et *Ève*.

Mentionnons la *Présentation de la Beauce* incluse dans *La Tapisserie de Notre-Dame*, restitution d'un pèlerinage accompli par Péguy dans des vers d'une intense beauté :

Étoile de la mer, voici la lourde nappe
 Et la profonde houle et l'océan des blés
 Et la mouvante écume et nos greniers comblés
 Voici votre regard sur cette immense chape. [...]

Étoile du matin, inaccessible reine
 Voici que nous marchons vers votre illustre cour.
 Et voici le plateau de notre pauvre amour.
 Et voici l'océan de notre immense peine (*OPD*, p. 1139-1140).

Venons-en enfin à *Ève* ; ce chef-d'œuvre trop méconnu, qui compte 7 644 vers et 1 911 quatrains – Péguy préférait écrire *quadrains* –, commence par cette notation : « Jésus parle » et évoque l'histoire de l'humanité depuis les origines. Encore Péguy a-t-il dû renoncer à de nombreux quatrains publiés dans la première édition de la *Pléiade* sous le titre *Suite d'Ève* et dans la nouvelle édition de 2014 sous le titre *Quadrains non retenus*.

Le poème commence par une somptueuse description de la création du monde :

Ô mère ensevelie hors du premier jardin,
Vous n'avez plus connu le climat de la grâce
Et la vasque et la source et la haute terrasse
Et le premier soleil sur le premier matin

Et les bondissements de la biche et du daim
Nouant et dénouant leur course fraternelle
Et courant et sautant et s'arrêtant soudain
Pour mieux commémorer leur vigueur solennelle
(OPD, p. 1177).

Il continue en différents *climats* pour reprendre le terme d'Albert Béguin qui a écrit une analyse lumineuse du poème¹.

Il compte les vers célèbres inspirés des *Béatitudes* :

Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle
Mais pourvu que ce fût dans une juste guerre.
Heureux ceux qui sont morts pour quatre coins de terre
Heureux ceux qui sont morts d'une mort solennelle [...]

Heureux ceux qui sont morts car ils sont retournés
Dans la première argile et la première terre
Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre
Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés (OPD, p. 1263).

Puis, après notamment 600 vers consacrés à une diatribe sur le *monde moderne* que certains ont considérée comme une inutile « boursouflure » du texte, mais dont on peut au contraire considérer qu'ils s'y intègrent logiquement et comptent nombre de correspondances et d'échos avec le reste du poème², *Ève* s'achève par l'évocation des *morts parallèles* de sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc.

1. Albert Béguin, *L'Ève de Péguy, essai de lecture commentée*, La Bergerie, 1948.

2. Jean-Pierre Sueur, « Ève, le monde moderne et l'art du contrepoint », dans *Péguy au cœur : de George Sand à Jean Giono, Mélanges en l'honneur de Julie Sabiani*, Paris, Klincksieck, 2011, p. 121-133.

Péguy nous a donné une clé pour comprendre la *poétique* d'Ève : c'est un texte intitulé *L'Ève de Péguy* dont il est l'auteur, qu'il a publié sous le pseudonyme de J. Durel (*OPD*, p. 1518-1537) et qui expose précisément comment il a écrit cette œuvre. « Le point de cette immense tapisserie – écrit-il – est le quadrain d'alexandrin. » La métaphore est lourde de signification. Le *quadrain* sera le lieu où se croisent les deux axes de l'écriture : celui de la syntaxe linéaire, du déroulement des mots des phrases, de la narration et celui de cette autre syntaxe, verticale, par laquelle chaque vers et chaque *quadrain* renvoient – ou s'opposent – à ceux qui précèdent, par laquelle les mêmes *lieux* rythmiques sont, de strophe en strophe, habités par des mots qui se renvoient – ou s'opposent – l'un à l'autre, le *sens* étant constitué indissociablement par la combinaison de deux séries de rapports, horizontaux et verticaux, ou si l'on préfère, syntagmatiques et paradigmatiques¹.

Ainsi est-il fait grâce à la critique, récurrente, selon laquelle il y aurait chez Péguy trop de répétitions : c'est méconnaître, justement, qu'en l'espèce l'art de la *tapisserie* repose sur des identités ou des similitudes tenant autant à la syntaxe qu'aux rythmes, à la métrique, aux rimes et aussi aux champs lexicaux qui composent des structures qui renvoient à la fois à l'*horizontalité* et à la *verticalité* – si bien qu'on ne peut en effet *lire* l'œuvre, qu'on ne peut entrer dans cette poétique qu'en prenant pleinement en compte l'entrecroisement des deux dimensions. Péguy écrit ainsi :

Comme dans une tapisserie, les fils passent, disparaissent, repassent et les fils ici ce ne sont pas seulement les rimes au sens que l'on a toujours donné à ce mot dans la technique du vers, mais ce sont d'innombrables rimes intérieures, assonances, rythmes et

1. Jean-Pierre Sueur, « Les rythmes d'Ève », *L'Amitié Charles Péguy*, n° 22, avril-juin 1983, p. 97-108 ; « Pour une poétique d'Ève », *L'Amitié Charles Péguy*, n° 36, octobre-décembre 1986, p. 227-243 ; « Ève, les vertiges de l'écriture », *L'Amitié Charles Péguy*, n° 117-118, janvier-juin 2007, p. 85-106.

articulations de consonnes, tout un immense appareil aussi parfaitement docile que l'appareil du tisserand (*OPD*, p. 1535-1536).

« Dans mon *Ève*, il y aura tout », avait dit Péguy qui avait aussi dit après avoir achevé l'œuvre : « Nous sommes épuisés de travail et de peine¹. »

Il reste à évoquer les quatrains de *La Ballade du cœur* pour reprendre le titre qu'a donné à cette œuvre posthume Julie Sabiani qui en a établi le texte complet et en a fait l'exégèse. Le titre, dans l'édition de la Pléiade de 2014, est *Ballade du cœur qui a tant battu*.

On sait que cette œuvre a été inspirée par la passion éprouvée à la fin de sa vie par Péguy à l'endroit de Blanche Raphaël dont le prénom est en acrostiche à la première lettre du premier vers de sept strophes successives. Il suffit de citer quelques quatrains pour montrer qu'il y a de nouveaux rythmes, une autre *respiration*, d'autres alternances qui sont à la mesure des interrogations et incertitudes qui gagnaient le cœur et l'esprit de l'auteur :

Cœur qui a tant battu,
D'amour et de haine,
Cœur tu ne battras plus
De tant de peine.

Cœur tant de fois pétri,
Ô pain du jour,
Cœur tant de fois meurtri,
Levain d'amour.

Cœur qui a tant battu
D'amour, d'espoir,
Ô cœur trouveras-tu
La paix du soir.

Cœur qui a tant rêvé,
Ô cœur charnel,

1. Voir Albert Béguin, art. cit., p. 157, et p. 16, note 1.

POÉSIE

Ô cœur inachevé,
Cœur éternel (*OPD*, p. 955).

Ce tour d'horizon – bien loin d'être exhaustif – témoigne de l'immense créativité d'un poète souvent méconnu qui s'engageait pleinement, totalement, de toutes ses forces dans l'acte d'écrire – qui, pour lui, était indissociable de la vie même.

Jean-Pierre Sueur

► « Raphaël, Blanche ».

SOCIALISME

Charles Péguy fut passionnément socialiste. Puis, dès 1900, il prit ses distances avec les organisations socialistes avant de le faire après 1905 avec la Section française de l'Internationale socialiste (SFIO) en laquelle toutes ces organisations s'étaient rassemblées en dépit de leurs divergences. Jusqu'à la fin de sa vie, il proclame n'avoir pas changé, l'idéal socialiste s'étant, pour lui, dévoyé, la *mystique* socialiste s'étant perdue dans la *politique* socialiste, pour reprendre la célèbre distinction de *Notre jeunesse*.

Entré à l'École normale supérieure, il affirme en mai 1895 : « Je me suis officiellement classé avec les socialistes. » Il fait preuve d'un constant activisme et soutient les grévistes de Carmaux. Son admiration pour Jaurès est sans borne. Il collabore à *La Revue socialiste* où il publie en 1897 un manifeste intitulé *De la Cité socialiste*, qui paraîtra sous forme de brochure, et qui est une sorte de vulgate marxiste. Géraldi Leroy écrit qu'il s'agit d'un « ensemble de lieux communs doctrinaux » : « Les moyens de production seront nationalisés » ; la « nouvelle organisation » induira la « suppression des effets néfastes de la concurrence » et allégera le « travail revenant à chacun par la suppression de l'oisiveté¹ ».

Dans un autre registre, Péguy dédie *Jeanne d'Arc*, qu'il est revenu écrire à Orléans et qui paraît en 1897, à tous ceux qui « seront morts de leur mort humaine pour l'établissement de la République socialiste universelle ». À Orléans, Péguy anime un groupe socialiste dénommé « groupe d'études sociales » qui se réunit dans la cave du café de la Demi-Lune, près de la Loire.

Au grand dam de sa famille, et tout particulièrement de sa

1. Géraldi Leroy, *Charles Péguy. L'inclassable*, Paris, Armand Colin, 2014, p. 66.

mère, il renonce à une carrière de fonctionnaire, d'universitaire, pour créer, avec le financement apporté par la dot de sa femme, une librairie socialiste qui ouvre le 1^{er} mai 1898 à Paris.

Mais il commence à déchanter lorsqu'il constate les manœuvres qui sont initiées en particulier par les guesdistes – et jusqu'à Orléans – pour l'empêcher d'être délégué au congrès socialiste qui aura lieu en décembre 1899 à la salle Japy. Il parvient quand même à être désigné délégué. Là, il est littéralement écœuré par la création d'un « comité général permanent » rassemblant les organisations socialistes, dont les décisions s'imposeraient au groupe parlementaire et qui contrôlerait étroitement la presse socialiste. Il s'écriera : « Ils ont supprimé la liberté de la presse ! Ils ont supprimé la liberté de tribune ! – car la presse est la tribune la plus ouverte, la tribune de ceux qui ne sont pas députés, de ceux qui ne sont pas délégués » (*OPC*, I, p. 347).

C'est alors qu'il décide de créer les *Cahiers de la Quinzaine*, dont le premier numéro paraît en janvier 1900 : « Quand en 1899, je sortis écrasé du congrès de Paris, du premier congrès national écœuré du mensonge et de l'injustice nouvelle qui s'imposait au nom d'un parti nouveau, la résolution me vint en un coup de révolte spontané, de publier ce que mes amis sentaient, pensaient, voulaient, croyaient, savaient » (*OPC*, I, p. 667).

Les *Cahiers de la Quinzaine* s'ouvrent par la célèbre *Lettre du provincial* par laquelle Péguy affirme son programme : « Dire la vérité, toute la vérité, dire bêtement la vérité bête, ennuyeusement la vérité ennuyeuse, tristement la vérité triste » (*OPC*, I, p. 291).

À partir de là, le fossé se creusera. Les *Cahiers* en porteront témoignage, parution après parution. Péguy fait des *Cahiers* l'expression du dreufusisme au nom précisément de la vérité qui doit primer tout. Et au-delà, il dénoncera, en 1910, dans *Notre jeunesse*, ce qu'il estime être un insupportable affadissement – en fait une trahison – de l'état d'esprit qui animait les dreufusards à l'origine. Jaurès est rangé parmi ceux qui sont ainsi accusés.

Les motifs de rupture

Très tôt, Péguy s'en prend à Jules Guesde et au guesdisme dont il dénonce l'esprit doctrinaire et aussi le refus de s'engager dans l'Affaire au motif que cette question ne concernait pas la classe ouvrière. Péguy dénonce l'antisémitisme qui accompagne cette position. Il écrit : « J'ai trouvé le guesdisme dans le socialisme comme j'ai trouvé le jésuitisme dans le catholicisme » (*OPC*, I, p. 336). Un autre motif de rupture fut le combisme, l'anticléricalisme et un positivisme auquel Péguy était foncièrement opposé. À cela s'ajoutait le fait qu'au congrès d'Amsterdam en 1904 – avant l'unification de 1905 –, les socialistes français avaient approuvé les conclusions du congrès de Dresde du parti social-démocrate allemand qui avait adopté une doctrine strictement marxiste. Or, Géraldi Leroy a, à juste titre, mis l'accent sur « l'inspiration libertaire » de Péguy qui se réfère au « courant antiétatique, anticentralisateur, antiautoritaire, antipolitique, impulsé à l'origine par Bakounine et Proudhon » et « relayé par Fernand Pelloutier¹ ».

Si Péguy se proclame toujours « socialiste », il est « en marge du socialisme officiel² ».

Contre le nationalisme, il se veut « internationaliste ». Il s'oppose vivement au « syndicalisme révolutionnaire » soutenu par nombre de socialistes, en lequel il voit une forme de sabotage. Il y voit une atteinte au travail, valeur forte, fondatrice. Il pourfend « cet admirable mécanisme de la grève moderne à jet continu, qui fait toujours monter les salaires d'un tiers, et le prix de la vie d'une bonne moitié, et la misère de la différence » (*OPC*, III, p. 800). Il conclut en 1908 : « Nous avons vu ce malheureux socialisme descendre de chute en chute par une infinité d'exemples de chutes » (*OPC*, II, p. 927). Et il ajoute en 1913 que le socialisme a dégénéré en « une excitation des instincts bourgeois » (*OPC*, III, p. 944).

1. Géraldi Leroy, *op. cit.*, p. 118 et suiv. et p. 185.

2. *Ibid.*, p. 176.

Le couperet de la guerre

Mais la chute finale, pour Péguy, se fera sur la double question du patriotisme et de la préparation de la guerre. Pour lui, la guerre est imminente. C'est un devoir impérieux pour la France que de s'y préparer. La question du socialisme est reportée à plus tard. Or justement, nombre de socialistes ne partagent pas cette vision. Ils plaident pour la recherche d'une entente franco-allemande lors de leur congrès de Brest en 1913. Ils récusent l'allongement du service militaire à trois ans. Ils plaident pour une grève générale concertée en France et en Allemagne. Péguy voit en ces positions autant de trahisons par rapport aux urgences du moment.

Il affirme pourtant hautement dans *Notre jeunesse* : « Nous ne renierons jamais un atome de notre passé » (*OPC*, III, p. 549). Pour lui, c'est le « socialisme officiel » qui a trahi. Et il faut attendre le 3 août 1914 pour qu'il constate le ralliement du Parti socialiste à la défense nationale et écrive dans une lettre que cela le « comble de joie¹ ». En 1913, Péguy déjà revenait sur son premier socialisme : « J'avais vingt ans. J'étais socialiste en pied. Je voudrais bien être dans l'état de pureté que j'étais alors. »

Jean-Pierre Sueur

► « Intellectuel », « République », « Révolution ».